

EUGÈNE ÉBODÉ

**BRÛLANT
ÉTAIT
LE REGARD
DE PICASSO**

ROMAN

CONTI
NENTS
NOIRS

nrf | GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

La transmission, Gallimard, Continents Noirs, 2002, Folio n° 6734

La divine colère, Gallimard, Continents Noirs, 2004

Silikani, Gallimard, Continents Noirs, 2006

Madame l'Afrique, Apic, Alger, 2010

Métisse Palissade, Gallimard, Continents Noirs, 2012

La Rose dans le bus jaune, Gallimard, Continents Noirs, 2015, Folio n° 6073

Souveraine magnifique, Gallimard, Continents Noirs, 2014

Le balcon de Dieu, Gallimard, Continents Noirs, 2019

Poésie

Le fouettateur, Vents d'Ailleurs, 2006

Contes

Grand-père Boni et les contes de la savane, Monde global, 2006

Nouvelles

La dame étoile in *Dernières nouvelles de la Françafrique*, Vents d'Ailleurs, 2003

Le capitaine Messanga – ouvrage collectif, Gallimard Jeunesse, 2004

Anata et Basilou – ouvrage collectif, Gallimard Jeunesse, 2005

Le match retour – ouvrage collectif, Gallimard Jeunesse, 2006

La profanation in *Dernières nouvelles du colonialisme*, Vents d'Ailleurs, 2006

Mahroussa l'Africaine, Apic, Alger, 2009

Sarah Vaughan : Lady Scat in *Le tour du jazz en 80 écrivains* (livre collectif sous la direction de Franck Médioni), Éditions Alter Ego, 2013

Journal

Tout sur mon maire, Demopolis, 2008

Suite des œuvres d'Eugène Ébodé en fin de volume

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

EUGÈNE ÉBODÉ

**BRÛLANT ÉTAIT
LE REGARD
DE PICASSO**

ROMAN

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

*À Rabiaa et Aya, mes anges gardiens,
À la famille Petrasch qui a tant donné et si peu reçu,
À Sa Majesté Jean-Marie Mama et à Martine la reine mère,
À Kebir et Chantal Ammi qui nous rappellent ce que
nous devons aux tailleurs de pierres et d'étoffes : nos fondateurs,
À Jeannine Bourrely et Alain Revel,
infatigables médecins des arbres,
À Brigitte et Brahim Aït Mahjoub, transmetteurs de sagesses
et des mélodies de Georges Brassens, le Maître,
À Lydie et Laurent Onguéne qui ne plient jamais
les épaules sous les avalanches,
À Anne Pitteloud et Stéphane Girardin,
collecteurs de foudre contre les collecteurs de haine,
À Danielle et Éric Teyssonnière,
fidèles aux souvenirs du plateau de l'Adamaoua,
À Cécile et Léo, semeurs de rythmes et de rimes
depuis les hauteurs de Mandagout,
À Emmanuel Khérad pour son amour illimité du livre,
À Mats, Ellen, Bill, Tom et Cérés
qui m'ont reçu en Suède comme un roi.*

Qui pouvais-je provoquer? À qui fallait-il demander raison? Au plus fort? Au plus gros? À celui qui m'avait fait un croc-en-jambe? À celui... C'est en vain que je défiais du regard mes adversaires. Aucun d'eux n'avait l'air de vouloir se battre avec moi. J'avais subi ce que la coutume voulait que je subisse. Nul n'y avait mis de méchanceté ni de haine. Il n'était pas question d'en venir aux coups. Je venais d'être admis dans la tribu. J'avais été reçu dans le clan et les loups ne se mangent pas entre eux.

ANDRÉ CHAMSON,
Le chiffre de nos jours

Chapitre 1

GÖSTA

Voici l'histoire de Mado Hammar, née en 1936 d'un père suédois et d'une mère camerounaise, à Édéa, la ville lumière! Cette bourgade proche de Douala devint en un temps record une ville flambeau qui illumina le Cameroun grâce à l'électricité produite par le barrage installé en aval du prodigieux cours d'eau qui arrosait ses flancs : la Sanaga. Ce fleuve qui ressemble à une diagonale longue de près d'un millier de kilomètres prend sa source sur le plateau de l'Adamaoua, au nord du pays, où ses riverains l'appellent *Djerem* ou Rivière blanche; au sud, sous l'influence de ses affluents et de ses méandres gorgés de terre latéritique que ses rapides remuent à la manière d'une lessiveuse, l'eau change de couleur et se transforme en Rivière rouge avant de déverser ses flots dans l'océan Atlantique.

Lorsque le père de Mado, Gösta Hammar, un jeune Suédois âgé de dix-huit ans, débarqua à Douala en novembre 1929, ce fut à l'invitation de son oncle maternel Mattias Sylvander, fondateur de la société forestière Sylvander et Cie. La saison des pluies s'achevait ainsi que les inondations qui frappaient les quartiers pauvres et marécageux de la ville. Ravi de la présence de son neveu, l'oncle fit une entorse à ses casanières habitudes en organisant une petite réception dans sa villa entourée de grands arbres. En

tête à tête dans son bureau soigné et ordonné, il lui indiqua brièvement ce qu'il attendait de lui dans la prospère entreprise créée une vingtaine d'années auparavant, avant d'aller ensuite le présenter à ses principaux collaborateurs réunis dans les jardins de sa demeure de charme :

« Vous avez devant vous quelqu'un qui m'est cher, Gösta Hammar! Il nous vient de Stockholm après une escale familiale à Marseille. Son prénom signifie Gustave en français. En suédois, Gösta s'écrit avec un "G" mais se prononce "Y". N'écorchez donc pas son prénom quand vous l'écrirez. Cela le fâcherait! Je suis très heureux de l'accueillir enfin parmi nous. Accordez-lui la même bienveillance, si ce n'est plus, que celle que vous m'avez toujours manifestée! »

Les participants hochèrent la tête, puis soulevèrent leurs verres pour porter un toast, de larges sourires tournés vers le visage poupon, luisant et rougeoyant d'émotion du nouveau venu.

Ainsi furent scellés les engagements les plus fermes que le jeune homme eut le soin de conclure par quelques mots simples :

« Je suis ému d'être ici. Je l'espère pour longtemps. Je vous remercie de votre accueil! »

Trois jours plus tard, il partait en mission de prospection le long de Rivière rouge et blanche. L'oncle connaissait bien la région ; ses « Carnets d'Afrique », dans lesquels il consignait ses souvenirs d'expatrié, ses coups de sang, ses émois dans la forêt, ses notes et réflexions pendant la Seconde Guerre mondiale à laquelle il ne put activement participer, témoignaient de ce qu'il avait vécu et appris au

cœur de la jungle. Sans l'énoncer clairement, il lança son neveu sur ses propres traces, voyant déjà en lui le successeur auquel il rêvait en secret et qui, myope mais enthousiaste et frais d'esprit, devait s'élancer sur ce que Sylvander considérait comme un sentier initiatique.

Sur les rives de Rivière rouge et blanche vivait une mosaïque de peuples, nomades ou sédentaires, parmi lesquels des animistes, des musulmans, des chrétiens et des croyants multicartes qui chérissaient l'Ancêtre et divinisait l'indolence. Le jeune Suédois aux yeux émeraude et brillant de curiosité comme d'intelligence derrière des lunettes rondes cerclées d'écaille accomplit le pèlerinage avec succès. Il oublia très vite les doutes qui l'avaient traversé avant de prendre le bateau pour l'Afrique noire dont il ignorait tout. Il ne pouvait pas dire qu'il connaissait l'autre partie, la blanche Afrique, celle du Nord, où son voyageur de père l'avait conduit. Il avait séjourné dans la baie d'Alger, respiré les senteurs du jasmin le soir et soupiré d'aise devant les splendeurs d'un pays unique, fait par Dieu pour arracher des larmes à ceux qui l'avaient approché et qui ne se consolaient jamais de le quitter des yeux ou du bout des narines.

Malgré son jeune âge, Gösta avait un tempérament d'explorateur et adorait les voyages, la découverte d'horizons inconnus et les palpitations qui viennent spontanément quand on aspire à la nouveauté. Il n'était pas aussi introverti que son frère aîné, Frank, et il avait déjà parcouru l'Europe, adolescent, au point de passer, de douze à treize ans, une année complète à Marseille auprès de ses oncles maternels, les Sylvander. Il y eut l'occasion d'approfondir son français

et l'italien comme d'apprécier la cuisine provençale. Il adora l'aïoli! Bien que polyglotte et parlant huit langues, en foulant le sol du Cameroun il faillit perdre son latin dans ce pays plurilingue qui lui parut être une tour de Babel des tropiques.

Il souffrait cependant d'un handicap : sa vue. Elle l'avait empêché de poursuivre des études de médecine auxquelles il se destinait. La frustration à peine digérée, il lui resta la hantise de devenir soudain aveugle. Il en tira un principe majeur : regarder les êtres et les choses avec intensité, comme si la possibilité de les revoir lui était mesurée et les échéances limitées. Il s'attachait ainsi à mémoriser avec gourmandise et une vivacité décuplée les plus infimes détails que saisissait son regard. Sa première mission d'observation et d'exploration de la forêt africaine le long de la diagonale bicolore fut déterminante. Il découvrit la forêt tour à tour brasillante sous le soleil de midi, couverte de toutes sortes de chants, de grésillements et de craquements, puis silencieuse à la tombée de la nuit. En s'enfonçant dans la pénombre, la nature prenait les formes de monstres préhistoriques et menaçants. Les premiers jours, avec ses guides, qui le couvaient comme s'il était un poussin à peine sorti de l'œuf, il découvrit des villages sertis au cœur d'une végétation que ses yeux de myope ne se lassaient pas de fixer. Il tremblait de tous ses membres, la nuit, quand il devait se précipiter vers les latrines. En entendant le bruissement des feuilles sèches que remuaient des rongeurs ou des reptiles en débandade à son approche, l'envie de rebrousser chemin l'avait souvent étreint. Ses pauvres yeux n'y voyaient goutte, qui cherchaient désespérément

le secours de la lune dont les lueurs blafardes se perdaient dans un feuillage abrupt. Lorsqu'il rejoignait son lit, grelottant, il s'endormait à grand-peine, les muscles contractés, la gorge sèche, les regrets nombreux, la rage dressée contre les décisions qui l'avaient conduit là. Mais chaque lendemain amenait sa justification et son apaisement : le retour du vivant sous l'aubade frénétique des coqs et le caquètement intempestif des poules mêlés aux chants d'oiseaux annonçaient la féerie, lui rendaient son sourire. Pour le jeune Suédois, les volatiles qui piochaient, fouillaient la terre pour y attraper les vers et se nourrir, qui diffusaient, plumes et cou dressés vers le ciel, le chant du réveil, déchiraient définitivement de leur bec perforateur l'épais manteau de la nuit et pulvérisaient la horde de fantômes.

La mission initiale confiée par son oncle, et qui lui avait paru au départ un peu brutale, lui fut, tout bien considéré, profitable dans son approche des populations rencontrées et la connaissance de l'environnement arboricole traversé. Nombre de ses premiers contacts furent plus tard des alliés avec lesquels il signa des contrats d'exploitation. Les guides qui l'accompagnaient, qui avaient certainement reçu des ordres précis de son oncle, l'avaient un peu froissé en le prenant pour un gamin dont chaque pas devait être protégé, mais ils l'initièrent aussi aux richesses naturelles qui donnaient à l'écosystème des bords de Rivière rouge et blanche une importance notoire. Les espèces arboricoles du territoire étaient si nombreuses qu'il ne put revenir avec tous les échantillons qu'il eût aimé rapporter.

Au cours de son périple, il rencontra certes des gens

ouverts, mais ils lui semblèrent néanmoins vivre au ralenti. Tel était leur mode de vie, entre palabres et siestes. La diversité de cette population, la variété des mœurs et des rites qu'il découvrit en brousse frappèrent son esprit. À son retour, outre le rapport sur les arbres appliqué et circonstancié qu'il fit à son oncle, il le questionna sur les grands hommes secs qui étaient éleveurs et nomades au nord de Rivière blanche, sur ces immenses autres, cueilleurs de vin de palme, cultivateurs ou pêcheurs qu'il avait croisés en aval de Rivière rouge ; sur ces troisièmes, de taille moyenne, habiles danseurs sur les braises fumantes comme sur des tessons de bouteilles ; et sur ces quatrièmes, trapus, petits et même très petits hommes au mitan des forêts primaires, qui lui avaient donné l'impression de ne pouvoir vivre et respirer qu'à l'ombre des géants de la forêt, ces poumons verts sur les traces desquels le jeune Suédois était lancé et à partir desquels il comptait bâtir son empire. « Questionner est bien. Observer est mieux. C'est l'œil qui instruit. » Les réponses de Mattias Sylvander étaient souvent laconiques et un brin hermétiques.

Gösta ouvrit l'œil. Il s'aperçut que cette population camerounaise, bien que variée, était toutefois hiérarchisée, regroupée autour de chefferies et régie par des castes, des rôles, des statuts différents. Les métiers ou les attributions s'exerçaient la plupart du temps sur un mode héréditaire : de père en fils. Il en dénombra plusieurs : sourciers, devins, agriculteurs, pasteurs, pêcheurs, artisans, forgerons, accoucheuses, sages, faiseurs de roi, juges, thaumaturges, circonciseurs, magnétiseurs, artistes, jeteurs de sorts, exorcistes, griots, pleureuses, fossoyeurs...

Il remarqua aussi que la société africaine était encore largement traditionnelle et que même dans les grandes villes l'emprise des chefs traditionnels restait importante ; mais à Douala, où il résidait, soufflait un vent de modernisme. Les Européens se retrouvaient à Bonanjo, tandis que les autres habitants des quartiers de la cité portuaire se regroupaient selon des affinités tribales ou régionalistes. Dans la plupart des anciens fiefs des seigneurs côtiers, à Akwa, à Bali, à Bonabéri, à Bonamoussadi, à Bonamouang, à Bonendalè, une figure tutélaire servait de référence à chaque groupe de populations au-dessus desquelles trônait la lignée des rois Bell. La démographie s'élargissait avec l'apport de nouvelles populations que les activités du port et celles de la nouvelle administration du protectorat français, qui avait succédé à l'allemande, proposaient. La métropole drainait vers elle des femmes et des hommes de toutes les régions du pays. Les nouveaux quartiers se constituaient eux aussi sur une base régionaliste : à New Bell, s'agglutinaient les Bamiléké venus de l'ouest du pays, à Bassa, on y rencontrait les hommes, les femmes et les enfants issus de Rivière rouge, tandis qu'au Kilomètre 5 dominaient les Beti et les peuplades originaires du Sud.

Comme son oncle avant lui, Gösta fut à son tour saisi par la diversité culturelle et culturelle du pays. Durant sa première mission, il avait souffert des variations de température, risqué des embardées sur Rivière rouge et blanche, croisé des éléphants dans la jungle, marché sur de dangereuses termitières, mais il ne s'était heurté à aucune

animosité dans les villages traversés et dans lesquels il se reposait ou inspectait les essences prodigieuses de la forêt. L'affabilité des gens l'intriguait. Ne les peignait-on pas tels des sauvages dans une certaine littérature? Ne passaient-ils pas leur temps, ces broussards, à se battre et à repousser l'étranger? Il sollicita encore l'oncle Mattias.

« Ce peuple m'étonne. Est-il toujours aussi paisible ou est-ce une illusion? »

— L'amabilité n'est jamais acquise pour l'éternité. Tout dépend des circonstances. »

L'oncle s'exprimait sans fioriture. Il embraya sur les malentendus et les préjugés qui classifient des populations et leur prêtent des traits dominants ou les relèguent à des fonctions subalternes. Gösta voulut aussi sonder son parent afin de savoir ce qui avait bien pu pousser ce frère aîné de sa mère à quitter Marseille et la France pour l'Afrique.

« Je m'ennuyais à Marseille. »

La réponse était trop sèche et n'étanchait pas la curiosité du jeune homme. Il avait connu Marseille et, même s'il ne voulait froisser son oncle, il n'admit pas l'idée qu'on puisse s'ennuyer dans la cité méditerranéenne.

« Même après y avoir fondé ta première société forestière? »

— Oui. Le bois n'était pas le même qu'ici. L'ébénisterie et les bois précieux m'intéressaient davantage que la simple menuiserie à laquelle je me cantonnais. Au fond, je manquais d'oxygène... J'avais aussi un ami, Épitaphe Aloys. Nous nous connaissions depuis les hauts de Sainte-Anne, le quartier de notre jeunesse... »

Épitaphe adorait la marine et l'aventure qu'offrent les terres inconnues. Il bourlinguait en Afrique où il pouvait s'évanouir pendant deux ans pour réapparaître cousu d'or et de mystères. Ce n'était pas l'or qui intéressait Mattias, mais le mystère, derrière l'évocation de contrées aux noms bizarres. Épitaphe lui suggéra, lors d'un retour à Marseille, de se joindre à lui pour développer le commerce des bois africains, à partir du Cameroun et du Gabon. Il fut convaincant. Mais l'aventurier n'attendit pas la réponse de son camarade. Repris par la mer, il s'enfonça comme à son habitude dans les brumes qui flottaient au bord d'horizons toujours plus alléchants. L'appel de la fortune!

Hélas, Épitaphe revint quelques mois plus tard dans sa ville natale en piteux état. Il avait attrapé la gale quelque part entre Addis-Abeba, Djibouti et Sanaa où il s'était précipité à la suite d'autres aventuriers pour y amasser de la poudre d'or, des peaux de hyène et de l'encens, tout en vendant du khat. Atteint par la même malédiction qui frappa jadis le poète Rimbaud dans la Corne de l'Afrique, et, plus précisément, dans l'ancienne Abyssinie, la gale se transforma en gangrène. À Marseille, on lui sectionna le pied gauche et quand on envisagea de raccourcir le droit, Épitaphe rendit l'âme en délirant.

Mattias Sylvander, ému par le tableau de son ami agonisant, se rappela néanmoins la proposition du défunt et décida malgré sa disparition de sauter le pas. Il vendit son entreprise marseillaise et arriva à Douala. Il n'aimait pas parler, mais adorait écrire et consigner ses réflexions dans ses carnets.

En débarquant au Cameroun il ne connaissait personne. Heureusement, *l'Agence Internationale sur les Forêts Tropicales (AIFT) menait une importante étude dans la région. Je présentai ma candidature. Je fus engagé sur-le-champ comme chercheur-explorateur. Le port de Douala était grouillant, la ville bourdonnait comme une ruche. Notre expédition commença sur l'eau. Nous embarquâmes à Bessengué et nous remontâmes l'estuaire du Wouri, puis les zones navigables de la fantastique Sanaga jusqu'à Sakbayemé. Nous atteignîmes ensuite, après des difficultés et des avaries de notre bateau à moteur, Tibati, autant dire, la source limpide du Djerem ou Rivière blanche!*

La mission internationale de l'AIFT s'acheva au bout de trois ans. Les Européens quittèrent la brousse, mais Sylvander décida d'y rester et de créer une entreprise forestière à son nom. Il recruta des autochtones parmi ses anciens collègues. Ils lui furent indispensables dans les négociations avec les chefs coutumiers et leurs conseillers, comme ce jour où *à la recherche d'une nouvelle concession, au cœur de la forêt, tout contre ses arbres hauts, forts, impressionnants, j'apprends que nous ne serons pas reçus. Nous étions dans un hameau d'une dizaine de cases. Derrière chacune, en terre et au toit de chaume, une fumée noire s'échappait des marmites sur lesquelles veillaient les femmes, tandis que s'égaillaient des poules et des coqs sous le regard mou de chiens secs qui paraissaient à plat ventre sur le sol, la langue pendante et la queue fouettant l'air pour éloigner mouches et moucherons. C'était un jour où l'étranger ne devait pas se présenter sur ces terres.*

Il les profanait. Nous fûmes bientôt encerclés. Des hommes vêtus de peaux de bête, lance à la main droite, nous mirent en joue. Nous levâmes nos mains. Laissâmes retomber nos pipes de nos bouches. Nous eûmes la vie sauve, car notre camarade Japoma, un Camerounais, put négocier avec la troupe armée. Pour sortir du village, nous dûmes nous aplatir et ramper sur plusieurs kilomètres pour rebrousser chemin, sains, mais les ventres éraflés...

Dans ces villages, toute négociation commerciale était suspendue les jours de grandes palabres. Quand les sages traitaient des questions qu'ils jugeaient essentielles, aucune autre affaire ne pouvait retenir leurs oreilles. Il en était de même en période d'intempérie; on estimait que la parole revenait à Dieu et qu'il était inconvenant d'ouvrir la bouche au moment où le Créateur s'exprimait. Le Marseillais, qui n'était pas croyant, dut attendre hors du village, en espérant que le jour d'après la grande palabre il n'y eût point de tornade. Malheureusement, elle éclata! Et elle dura une semaine entière! Dieu pouvait rester sourd tout le temps aux suppliques des gens, mais quand il prenait la parole, il exigeait qu'on l'écoutât aussi longtemps qu'il lui plût de parler!

Sylvander ne procéda à la signature d'aucun contrat et rentra chez lui avec une forte fièvre.

RIVIÈRE ROUGE

Mado et son mari, Marcel, ont pris leur retraite en 1995. Ils ont quitté, un immense chagrin au cœur, Céret, leur ville d'adoption, où ils ont accumulé des amis et des souvenirs innombrables. Ils sont revenus vivre à Perpignan où ils s'étaient connus cinquante ans plus tôt. Un grand printemps s'offrait à eux avant l'entrée dans des hivers qui s'éternisent. Il y a quatre ans, la santé de Marcel s'est dégradée. Une arythmie cardiaque a failli le terrasser. Il se déplace lentement. Cela l'agace. Lui, si mobile, toujours actif, peu porté à la contemplation, mais à la réflexion vive comme à l'action foudroyante ! Cette existence au ralenti le tue à petit feu. Bien qu'il ait à présent, lui naguère si élégant et fin, l'air d'un héron déplumé, il n'entend pas abdiquer. Il veut toujours se saisir de son écharpe et aller marcher le long de la plage. Mado l'interrompt. Le vent qui souffle dans la rue l'achèverait. Le médecin a été formel : « Pas d'exposition aux courants d'air ! » Alors, il râle, il veut poursuivre ses activités, il grogne, s'irrite. Mado le prend dans ses bras. Lui parle. L'étreint : « Faut pas te vexer. Nous n'avons plus vingt ans !

— Hein ? Faut se vacciner ? ! »

Il a l'ouïe abîmée, et ses longues jambes ne le portent plus aussi loin qu'il le désire. Il feint aussi beaucoup l'accablement et la vieillesse, voûte les épaules et joue au

désespéré. Il prend d'ailleurs un malin plaisir à égarer ses appareils auditifs pour mettre Mado en rogne. Elle le surveille du coin de l'œil. Il le sait, s'en amuse. La provoque, la main leste, prompte à la chatouille. Il a su conserver son tempérament facétieux et taquin.

Mado le sermonne aussi quand il maugrée et insiste pour aller à Cabestany, la cité voisine, où, du temps de leur jeunesse, ils se déclarèrent des phrases définitives enrobées de la flamme des amoureux. Celles qui vont droit au cœur et y restent figées à perpétuité. Marcel a fêté ses quatre-vingt-treize ans, Mado fêtera bientôt ses quatre-vingt-quatre ans. Elle s'y prépare activement, car la famille sera à nouveau réunie : ses enfants seront présents, ses frères Bill et Tom viendront de Suède, son beau-frère, Ricardo, fera le voyage depuis le Brésil, son pays, Marion – la sœur de Marcel – et son mari arriveront de Montpellier, le cousin camerounais, Robert Oupa, qui réside en région parisienne, ne manquera pas ce rendez-vous festif.

En se réveillant ce matin-là, Mado se dit qu'elle ne devrait pas rater, dans l'après-midi, la réunion du conseil d'administration du musée de Céret dont elle est toujours membre. Pour s'y rendre en toute sérénité, elle a appelé une amie, Nathalie, qui accepte toujours de bon cœur de tenir compagnie à Marcel.

« Quelle fille extraordinaire ! Sans elle, je serais condamnée à rester enfermée chez moi. Laisser Marcel tout seul m'est insupportable ! Il est maintenant aussi fragile que

le cristal et bien malheureux de ne plus pouvoir se rendre à la plage qu'il a tant magnifiée! Comme moi!... »

Mado se revoit, petite fille, gambadant sur le sable de Rivière rouge, à Édéa. Une phrase lui revient en tête : « Au commencement de ma vie terrestre, il y eut Rivière rouge... » Elle se dit qu'un jour, peut-être, le conteur qui raconterait son existence démarrerait ainsi son récit... Cette idée lui tire un sourire et la met en joie. Et avant d'embrasser Marcel qui dort encore, avant même de mettre pied à terre, de quitter le lit, elle se revoit, heureuse, sur les berges de la Sanaga, avec son père, Gösta Hammar. Elle referme les yeux et l'image de son père, cet homme grand, beau et fort, envahit son cerveau. Ils courent tous les deux et tombent en riant sur le sable...

Mado avait trois ans. Gösta se préparait à retourner en Suède pour profiter de ses premières véritables vacances depuis de longues années. Il désirait revoir son père, Josef, sa mère, Hulda, et Frank, son frère aîné devenu un ingénieur de renom. Là-bas, en Suède. Le mois de juin 1939 se terminait. L'entreprise Sylvander et Cie qu'il dirigeait désormais était devenue plus florissante encore, même si les tensions internationales en Europe et les craintes suscitées par une Allemagne belliciste et qui se réarmait dangereusement ralentissaient l'économie et les exportations. Pendant son absence, imminente, il pouvait compter sur ses deux associés camerounais, les frères John et Léon Ibodi. Son oncle, Mattias Sylvander, s'était vite détaché des affaires. Il cultivait son jardin, voyageait dans le pays, conversait avec

ses arbres quand il ne noircissait pas, à l'abri des regards, ses carnets d'une écriture fine et ferme. Mais il se montrait toujours disponible pour donner un coup de main en cas de besoin. Gösta ne nourrissait qu'une inquiétude : sa fille Mado. Les causeries et négociations avec les parents de Monica, la mère de l'enfant, étaient dans l'impasse.

L'oncle Sylvander avait noté dans ses calepins combien *Gösta peine à conclure son mariage. On ne s'entête qu'à son détriment! Moi, je ne me suis pas égaré dans le mariage et je ne le regrette pas. Celui-ci a du bon, peut-être. Mais ses inconvénients m'ont semblé trop grands pour risquer d'aliéner ma liberté. Chacun fait ce qu'il veut ou peut.*

Son neveu, lui, voulait convoler. Malheureusement, les conciliabules en vue d'une union avec Monica Yaya s'éternisant, le jeune Suédois devenait anxieux à mesure que l'heure du départ pour Stockholm se rapprochait. L'enfant, qui avait vécu jusqu'à l'âge de deux ans avec sa mère, était maintenant sous la garde de Gösta. L'oncle avait été d'accord pour la placer près de son père, avant même la perspective d'un voyage en Europe. *La charmante enfant semble être l'otage du clan familial. Il faut tout faire pour la sauver. Dans de telles circonstances, il convient d'aller étape par étape. La première et urgente est de garantir à cette enfant une solide éducation. N'est-elle pas de la lignée des Hammar?! Dès que Mado fut sevrée du lait maternel, son père se rangea à l'avis de l'oncle qui l'encourageait à la recueillir et à l'élever. Donnons-lui une éducation moderne. Elle est vive, joyeuse et porte notre sang. C'est un puits de sourires et de promesses...*

Gösta était cependant contrarié par cet arrangement. Au

EUGÈNE ÉBODÉ

BRÛLANT ÉTAIT LE REGARD DE PICASSO

À quatre-vingts ans passés, Mado, née d'un père suédois et d'une mère camerounaise, vit à Perpignan et se souvient : de son enfance à Édéa, au Cameroun, sur les bords de Rivière rouge et blanche, avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale, ses horreurs et ses bouleversements. Elle revoit son départ inattendu vers la France où l'entraîne une mère adoptive aux nerfs fragiles. Les voici en escale à Témara, au Maroc, ovationnant le général de Gaulle venu stimuler la 2^e DB du général Leclerc en route vers le débarquement en Normandie. Lui revient aussi son escale à Constantine, en Algérie, où la victoire des Alliés s'achève dans des explosions de joie mais aussi de colère. Arrivée à Perpignan, Mado déplore et le froid et les regards de biais sur une Métisse chagrine qui, longtemps, a cru sa mère biologique morte.

C'est à Céret que Mado deviendra l'amie et l'égérie secrète de plusieurs artistes de renom : Picasso, Matisse, Haviland, Soutine, Chagall, Masson, Dalí...

Brûlant était le regard de Picasso, fresque au cœur du ténébreux vingtième siècle, est le dixième roman d'Eugène Ébodé.



**BRÛLANT ÉTAIT LE
REGARD DE PICASSO**

EUGÈNE EBODÉ

Cette édition électronique du livre
Brûlant était le regard de Picasso de Eugène Ebodé
a été réalisée le 26 novembre 2020
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072914850 - Numéro d'édition : 371736)
Code Sodis : U34800 - ISBN : 9782072914881
Numéro d'édition : 371739